

« La légende de Lancelot, marin-chat sauvé des eaux »

Bernard POIX-SESTER

27 octobre 2016

Arrivé par la mer en cet automne 1850 sur une fragile embarcation maintenant tirée péniblement sur un rivage brut dépourvu de bornes d'amarrage, je découvre, étonné, parallèle au rivage, une enfilade de maisons à colombages qui me plonge en plein moyen-âge.

La pêche vient manifestement d'être débarquée, les poissons frais et luisants sont disposés dans de gros paniers, prêts à être vendus sur des étals disposés le long de la mer. Les pêcheurs sont vêtus simplement, leur tenue de travail est aussi leur tenue habituelle. Leurs gestes semblent obéir à un rituel bien rodé malgré une apparence de foisonnement, d'entrecroisements sans heurts, malgré la vivacité des mouvements de chacun. Ce va-et-vient continu semble se caler sur le rythme de la mer, tout en flux et reflux.

Soudain, la cloche au son grave du clocher monumental de la cathédrale fait s'envoler une nuée d'oiseaux. Repère immobile sur terre comme en mer grâce à sa flèche, elle semble rappeler au monde que le temps fuit, mais hormis les oiseaux, personne ne semble y prêter la moindre attention. Cette ville, campée depuis des siècles sur son promontoire marin semble immuable. De riche est-elle devenue pauvre ? De pauvre est-elle redevenue riche ? La ville me paraît sans âge, perpétuelle.

De l'endroit où je me trouve, nulle ouverture de rue n'est perceptible comme si le cœur de cette ville se refusait. Fière et distante, la ville devait se mériter et l'envie irrésistible d'en tenter la conquête s'imposa et je décidais d'y rester quelques temps. C'est ainsi que je fus le confident d'une histoire bien étrange...

Un jour, ce devait être au tout début de l'hiver, les douze coups de midi qui font s'envoler les oiseaux du clocher de la cathédrale paraissaient avoir déjà des accents de glas. Jean, cette fois-ci, ne reviendra pas. Là-haut, au-delà du clocher des nuages à la noirceur épaisse témoignent encore de la violence du grain. C'est ainsi qu'on appelle ici le vent violent qui se lève soudain et déchaîne la mer. La foule des pêcheurs, si agitée de coutume semble s'être figée. Leurs regards est celui d'un seul être qui s'obstine à scruter l'horizon, en vain. Et toutes et tous s'accrochent au plus infime reflet sur l'eau, guettent le moindre soupçon d'une présence à la surface des flots, comme si cette détermination devait forcer le destin, rendre impossible l'issue.

Les marins avaient coutume de faire halte à l'Île des oiseaux, plus précisément au bar de la marine. Située à peu de distance, cette petite bande de terre à fleur d'eau faisait une escale pratique permettant de boire un verre, en réalité beaucoup plus, sans risquer l'intrusion tonitruante d'une épouse en colère. Mais cette liberté avait un prix : elle obligeait un passage par une passe étroite qui de loin ressemblait à une esse étirée, manœuvre toujours dangereuse même par temps calme et de fait réservée aux natifs avertis. Il est vrai que sur l'île, l'étroitesse des ruelles était salutaire

pour les marins saouls. S'appuyant, une fois à droite, une fois à gauche sur chaque mur, ils finissaient par rejoindre debout leur barque, mais après...

« Il est peut-être parti après nous », disait Raymond un marin collègue de Jean, « il a sûrement attendu, dame, surtout par ce temps et en pleine ivresse ! Moi, je suis parti dès que j'ai aperçu au loin le nuage menaçant, mais c'était tout juste pour passer les Etocs ! ».

Déjà Soisic, la compagne de Jean était là. Sans un pleur, sans une émotion apparente, résignée, Soisic connaissait trop bien cette vie de femme de marin si souvent jouée à l'avance. Lorsque Jean rentrait après plusieurs mois d'absence, elle en avait passé des nuits à garder son enfant sur les genoux pour préserver le sommeil de son homme. Même qu'un matin, elle avait retrouvé son Rémy par terre encore tout endormi. Il avait glissé de ses genoux sans se réveiller alors qu'elle-même avait fini par céder à la fatigue.

Aujourd'hui, c'était son tour, elle porterait le noir comme bien des femmes avant elle, autour d'elle et sûrement après elle. Que deviendra son propre fiston qui trépigne déjà pour monter à bord du gros bateau qui va jusqu'à Terre neuve ?

Lancelot était un chat qui aimait l'eau, un goût insolite qui lui valait une notoriété certaine parmi les pêcheurs. Il devait son nom à la passion de Jean fasciné par les histoires de chevaliers entendues dans son enfance. Jean sidéré mais fier de la particularité de l'animal n'avait rien fait pour dissuader ce compagnon de l'adopter et avec le temps ils étaient même devenus inséparables d'autant que : « chat sur un bateau, pas de souris dans la cale » et qu'une sardine assurée améliore grandement l'ordinaire d'un félin !

Personne n'avait cependant remarqué ce matin l'insolite présence de Lancelot qui se léchait frénétiquement comme pour redonner du brillant à son poil encore tout gluant d'eau de mer et qui semblait échafauder un plan pour se glisser subrepticement à l'intérieur de la poissonnerie sans se faire remarquer. Ce fut Rémy, aujourd'hui moussaillon de sept ans et demi, bientôt huit, qui s'exclama : « Maman, maman ! y'a Lancelot qu'est là ! Y doit savoir où est Papa ! ». Soisic tressaillit. « Ne dis pas de bêtises ! », lança-t-elle brutalement, refusant de croire que c'était bien Lancelot que ses yeux voyaient. Un chat de gouttière cesse d'être un chat ordinaire dès qu'on lui donne un nom et qu'alors on lui distingue une petite caractéristique unique dans son pelage souvent bigarré. Ce chat avait bien cette tache blanche qui, partant de son museau s'étendait sur sa poitrine comme une sorte de petit plastron, mais mouillé comme il était, il avait sérieusement diminué de volume ! « Lancelot ? » dit-elle à tout hasard, malgré tout. Surpris dans sa concentration, Lancelot tourna la tête, brièvement : c'était bien lui et Rémy, soudain inconscient du drame qui se nouait autour de lui, se précipita à sa poursuite. La présence du chat était comme une bouteille jetée à la mer et échouée au bon endroit mais dont le message, bon ou mauvais, était illisible car, un chat, ça ne parle pas.

Un formidable doute envahit aussitôt Soisic. Jean finalement n'avait-il pas pris la mer ? Elle se mit à courir à travers la foule jusqu'à tomber littéralement sur Raymond qui, après avoir hésité à

avouer qu'ils avaient été vider quelques bouteilles, confirma la présence de Jean sur l'île avec son chat mais dans la précipitation du départ n'avait pas remarqué si le bateau de Jean le suivait à la sortie du port avant la passe : peut-être était-il resté sur l'île pour laisser passer le grain ? La présence de Lancelot dans ce cas était incompréhensible. L'espoir de Soisic retomba d'un coup. L'embarcation de Jean s'était probablement fracassé et Lancelot lui, avait dû trouver un moyen de revenir à terre en s'agrippant après un de ces gros détritrus que la mer charrie par gros temps.

Jean avait bien tant bien que mal suivi Raymond, mais lorsqu'il constata l'absence du chat, il le maudit plus d'une fois mais se lança à sa recherche. Une fois qu'il s'aperçut qu'il ne le retrouverait plus après avoir fouillé en vain toute l'île, il se résolu à contre cœur à reprendre la mer désormais plus calme. Il pensa Lancelot noyé vu son penchant pour l'eau. Il prit la mer. Les vapeurs d'alcool troublaient encore son esprit et le chagrin ajouté lui faisait comme un appel à rejoindre Lancelot dans les flots. Assombris par l'épaisseur des nuages, les rochers paraissaient comme des mâchoires prêtes à le broyer. En se fracassant dessus, la mort serait rapide...

Une clameur se fit entendre dans la foule soudain réveillée. Les mains s'étaient toutes rivées aux sourcils : par intermittence, on voyait bien une barque entrer dans la passe. A chaque fois qu'elle sortait d'un creux, des « Oh ! » rythmaient sa progression. Plus de doutes, c'était bien l'embarcation de Jean ! Mais la mer était encore forte et les récifs menaçants.

Jean aperçut furtivement au sommet d'une vague la foule massée sur la rive qui maintenant agitait frénétiquement des mouchoirs comme pour confirmer où se trouvait la terre ferme. Rassemblant ses forces, il retrouva alors les manœuvres tant de fois exécutées, galvanisé par l'invite de tous les siens réunis par des liens ancestraux plus forts encore que ceux de la famille. Mais sa dérive avait été trop grande pour attraper le fort courant qui vous emportait sans effort dans la passe ou qui, sinon, vous éjectait avec force vers Cerbère, le plus imposant des rochers. Jean savait qu'on ne résiste pas à la force de l'océan, il se laissa dériver...

Soisic, comme toutes les familles de marin autour d'elle, connaissait bien l'allure que prenait au loin les bateaux avant d'entrer dans la passe. Ils déviaient d'abord de côté, puis comme tirés brusquement par une main invisible repartaient de l'avant dans un chenal bordé de récifs qui cette fois protégeait et se laissaient porter par le courant jusqu'au promontoire qui faisait usage de port. Le bateau de Jean ne se présentait pas de côté, mais de face, ce qui risquait au moment de l'entrée dans la passe de transformer le bateau en toupie dont la folle spirale décuplait la force jusqu'au choc final sur les rochers. Figée par l'angoisse, elle ne parvenait pas à détacher son regard du point noir qu'on n'apercevait que par intermittence.

Si Jean décida d'un plan d'action à ce moment précis, ce n'était que le résultat d'années d'ancrage du lieu dans sa tête et non celui d'une réflexion qu'il n'avait plus le temps de faire. Il ne pouvait redresser le bateau aussi au lieu de contrarier le retournement du bateau, il l'accompagna jusqu'à ce qu'il se retrouve, une fois la manœuvre accomplie en quelques secondes vue la force du courant, le flanc contre le courant qui le happa vers la passe où il pénétra... à reculons ! Une fois

encore il avait déjoué le piège et pouvait rejoindre le rivage où une petite troupe de marin descendit jusqu'à mi-corps dans l'eau glacée, que l'excitation du moment leur faisait mépriser. Dès que la barque fut à portée, elle fut presque soulevée jusqu'au rivage dans une folle allégresse ponctuée de quelques reproches et surtout d'une profusion de quolibets : « Si Dieu protège les ivrognes, on peut dire qu'avec toi il s'est surpassé ! » ; « Regardez ! C'est le champion de la marche arrière toute ». La tension retombait. Jean se retrouva bientôt avec Soisic et Rémy accrochés au corps et c'est à peine si, au milieu des embrassades, il eut le temps d'apercevoir Lancelot. Le chat, peut-être rassuré de voir son maître, revint sur ses pas jeter un coup d'œil, mais repassant aussitôt aux affaires courantes, profita de la diversion que les retrouvailles provoquaient pour filer à la vitesse de l'éclair vers les délices que promettaient la poissonnerie laissée imprudemment sans surveillance.

Dans les jours qui suivirent, Lancelot avait repris ses habitudes dans la barque de Jean qui, tout à la joie de le retrouver se sentait encore plus proche de lui. Aucun marin-pêcheur n'ayant récupéré Lancelot dans sa barque, mais tous étant certains de sa présence sur l'île, les versions les plus invraisemblables se répandaient sur le port, certains évoquant même des capacités surnaturelles ! Tout le monde finit par croire que finalement, le chat avait dû trouver un moyen pour se débrouiller seul sans plus entrer dans le détail. La bête inspirait tout de même une sorte de respect mêlée d'une sourde crainte ! Instinctivement, chacun ne lésinait pas sur les offrandes pour capter ses faveurs, de sorte que Lancelot devint un gros matou-de-mer qui n'avait plus besoin de ruser pour festoyer sans retenue !

Quelques années plus tard, Lancelot mourut à un âge paraissant très avancé pour un chat, ce qui, même dans ces circonstances le singularisait. Sa popularité était telle et l'amour de Jean si fort que tous décidèrent de l'installer sur la falaise dans une petite sépulture signalée par un menhir de granit qu'ainsi tout le monde pourrait repérer. Il dominait l'océan dont il était censé être sorti en partie grâce à ses dons surnaturels. Soisic continuait à le voir comme une bouteille jetée à la mer mais contenant un message désormais clair de vie et d'espoir que de là il continuerait à porter. C'était le lieu aussi où les femmes guettaient la présence d'une voile dans l'immensité annonçant peut-être le retour de l'époux, ou du moins l'arrivée de nouvelles...

Tandis que Jean dit : « Marche arrière, toute ! » s'était fait coller un surnom, loin de la chevalerie, Lancelot s'était créé lui sa propre légende : celle du marin-chat, sorte de moderne Moïse sauvé des eaux et porteur de « bonnes nouvelles ». On raconte toujours aux enfants son histoire. Moi, je la tiens du chat lui-même.

L'incorrigible Lancelot, en se faufilant en douce dans le bateau de Raymond à l'appel d'une alléchante odeur s'était vu pris au piège quand l'embarcation quitta soudainement le quai, dans la hâte attisée par la terrible menace du grain. Terrorisé, tassé autant qu'il le pouvait derrière un casier, trempé par les paquets de mer qui pénétraient dans la cale, il s'était bien gardé de se manifester tout le temps de la traversée. Il attendit longtemps même une fois le calme revenu puis était ressorti sans attirer non plus l'attention, ce qui demeure le propre du chat.

Argenvières, 19 octobre 2016